



BUREAUX: LILLE — 15, rue d'Angleterre — Téléphone: 672

5 OENTIMES

LA GAZETTE DE ROUBAIX-TOURCOING

5 OENTIMES

BUREAUX: ROUBAIX — 35, rue de Val-Abrevoir — TOURCOING — 23, rue des Ursulines

La Bulgarie

Paris, la ville hospitalière par excellence, la cité à l'accueil grandiose, vient de l'honneur une fois de plus en félicitant de la manière la plus cordiale Ferdinand I^{er}, roi des Bulgares.

La Bulgarie ! Ce nom n'évoque-t-il pas tout un passé de gloire que l'écho des siècles écoulés apporte jusqu'à nous et qui renait actuellement, personnifié par ce souverain, hier encore simple prince, aujourd'hui revêtu de tous les attributs de la pompe royale, et qui vient, couvert de lauriers, au lendemain d'une éblouissante victoire, apporter à l'Europe encore étonnée le tribut de sa reconnaissance et la manifestation de sa puissance ! Il est tel maintenant, comme le furent jadis ses prédécesseurs, d'illustre mémoire, et s'il ne possède pas les territoires immenses qui leur avaient été dévolus, il n'en fait pas moins figure et apparaît-il comme se dressant au-dessus de tous les souverains des Balkans, les dominant de son babillard et de son savoir-faire incomparable !

Pendant des siècles, les Bulgares avaient vécu sous le joug ottoman ; courbés sous la férule de l'oppresser, ils tournaient vers Pétersbourg, vers la grande nation slave, leurs regards chargés de larmes, à travers lesquelles brillaient pourtant le rayon d'espoir. Ils s'appelaient à leur délivrance, attendant d'elle le geste qui briserait leurs fers. Le « leur libérateur » intervint. La Russie avait alors « les longs espoirs et les vastes pensées ». Consciente de sa force, elle s'avancait vers Constantinople. Une marche foudroyante l'y menait en quelques mois, et le traité de San-Stefano vint réaliser de la façon la plus large les vœux que l'on nourrissait à Pétersbourg depuis plus de cent années, depuis le fameux projet grec de Catherine II. C'était bien la fin de la Turquie, démembrée, semblant un corps en lambeaux, pouvant compter ses jours, abîmée dans sa désolation ! Une grande Bulgarie s'élevait, du Danube à Andrinople, de l'Albanie et de Salonique à la mer Noire. Ce n'était pas encore la reconstitution intégrale de l'empire des anciens rois bulgares, mais peu s'en fallait, et dans cette désagrégation de la Turquie, dans cette élévation de la Bulgarie, la Russie espérait trouver en l'Etat qu'elle venait de créer un soutien puissant pour l'achèvement de l'œuvre entreprise. Conception habile qui prouvait l'ampleur des plans de l'empire russe, maître alors en fait dans le sud de l'Europe, astre puissant entouré de satellites gravitant autour de lui et qui, pour obtenir davantage, se soumettraient à toutes ses volontés !

Le Congrès de Berlin vint déjouer tous ces calculs. Bismarck s'unissait à l'Autriche et à l'Angleterre pour élever la Turquie. Il oubliait alors le service incommensurable que lui avait rendu en 1870 la Russie par sa neutralité bienveillante, et qui avait valu à Alexandre II ce télégramme, d'une signification brève, qui lui adressait de Versailles Guillaume I^{er} le jour de son couronnement comme empereur d'Allemagne : « Après Dieu, c'est à vous que je suis redevable de la victoire !... »

Néanmoins, une principauté de Bulgarie avait été créée, vassale du sultan, mais devant s'acheminer rapidement à une indépendance plus grande. Dans la satisfaction de l'œuvre ébauchée, les Russes veulent exercer dans ce pays un contrôle absolu ; on les sent haineux, dominateurs, s'ingérant dans toutes les affaires. Au contact de ces procédés peu habiles, la gratitude bulgare s'émeut. Alexandre de Bettengren ne pouvait-il pas alors méditer longuement sur ce mot de Bismarck, d'une ironie et prophétique, lui disant jadis pour vaincre ses hésitations à déferer aux vœux de l'assemblée de notables de Tirnovo, le nommant le 20 avril 1879 prince de Bulgarie : « Acceptez toujours, cette laisse des souverains. »

Le mouvement nationaliste s'affirmait chaque jour. Il fit enfin explosion, comme ces torrents longtemps contenus qui rompent leurs digues, menaçant de tout emporter sur leur passage. Avec l'aide des Bulgares, actifs, entrepreneurs, audacieux, c'est de Roumélie que part l'insurrection ; elle se propage en incendie ; la diplomatie européenne se perd, comme en ce moment même en Crète, en combinaisons ingénieuses, mais lentes et inefficaces. Les Serbes, affaiblis, hantés par le spectre d'une grande Bulgarie, se ruent sur elle, et malgré la supériorité numérique de leurs troupes, ils sont écrasés à Slivniza, grâce à la froide bravoure, à la discipline des milices bulgares, dont les cadres étaient pourtant désorganisés par le départ des officiers russes expatriés ! Les puissances tergiversent toujours sans aboutir à rien de définitif, dans la crainte évidente de déclencher la guerre générale.

L'Allemagne et l'Autriche favorisent

l'avènement à la principauté du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, que l'assemblée des Bulgares nomme le 7 juillet 1887, sans l'assentiment de tous les Etats signataires de l'acte de Berlin ! En assumant une telle tâche, et dans de pareilles circonstances, Ferdinand faisait montre d'une âme peu commune, d'une rare abnégation, d'un courage qui confinait à l'héroïsme !

Comme toujours, la maîtrise de Bismarck lui avait permis de tenir en main tous les fils de cette affaire. D'un côté, il prodiguait à la Russie des assurances pacifistes, l'expression de son désir de seconder ses vœux hostiles à Ferdinand ; de l'autre, il encourageait le prince, s'associant à la politique de l'Autriche et la faisant triompher finalement. C'était bien cette manœuvre à double face qui avait tant servi depuis vingt-cinq ans la diplomatie allemande, dispensatrice des dons et des faveurs, et qui se terminait inévitablement par une victoire nouvelle, qu'elle fût pacifique ou belliqueuse !

La Bulgarie avait à sa tête l'homme vraiment indiqué. Dès ce jour, il se met résolument à la tâche, il entreprend de transformer le pays, de le doter de l'outillage économique qui lui manque, d'en faire le premier des petits Etats balkaniques. Avec cette souplesse merveilleuse qui est le propre des Cobourgs, et dont avait fait preuve de si bonne heure un Léopold II, Ferdinand va, pendant vingt années, adopter ce jeu de bascule entre les Etats, qui devait être couronné par le plus brillant des succès. Il sera dans les Balkans l'équilibriste par excellence, qui saura, suivant les éventualités, se porter vers telle ou telle puissance, inébranlable dans sa volonté, toujours tendue vers le même but.

Il se réconcilie avec la Russie au prix de durs sacrifices, renoue avec Pétersbourg les liens distendus, presque brisés. Avec ses voisins de Belgrade, de Cettigné, d'Athènes, il emploie la même tactique, tantôt se rapprochant d'eux, tantôt s'en détournant. L'Europe assiste soit à ces tiraillements, dont la presse crédule prend prétexte pour signaler à tort l'absence de complications balkaniques, soit à ces effusions de sentiments qui semblent être le symptôme d'une réconciliation générale et ne sont, le plus souvent, qu'un nouvel acte d'une pièce savamment machinée !

Et pendant ce temps, la Bulgarie se fortifie ; l'armée étouffe tous ceux qui le voient ; elle a des qualités d'endurance, de régularité méthodique qui, jointes au ressort légendaire du peuple, lui donnent à la fois l'aspect le plus remarquable et la solidité qui gagne les batailles. On la redoute, on comprend maintenant qu'il faut compter avec l'Etat bulgare. Celui-ci sait, en outre, multiplier ses encouragements à l'agriculture, à l'industrie naissante, au mouvement commercial intense facilité par dix-huit cents kilomètres de voies ferrées, développer les ports, l'instruction publique enfin, qui prend une place capitale dans la vie de la nation, où l'on ne constatait sous le régime ottoman que la misère et la dévotion, et qui est aujourd'hui en plein essor, fière d'elle-même, heureuse de vivre ! Comme l'écrivait si justement il y a peu d'années une revue fort informée des choses bulgares : « Ce n'est pas seulement la condition politique qui a changé, c'est la vie sociale elle-même ! »

Souvent, la position de Ferdinand de Bulgarie est difficile, même dangereuse. Il lui faut résister aux rudes assauts des partis, dont les appétits, excités par les événements de 1885, réclament d'autres satisfactions, aux Comités macédoniens remuants, agités, passionnés, rêvant, eux aussi, de conquêtes, et à tous il sait dispenser quelque promesse, mais ne se départ pas pour cela de la ligne qu'il s'est tracée. Il sait que l'heure propice viendra, mais ne livre rien au hasard.

Cette heure, elle est enfin venue ! Nous avons dit ici même et ailleurs quelles avaient été pour l'Europe les conséquences de l'affaiblissement de la Russie, provoqué par une guerre lointaine. Si l'Autriche estimait le moment favorable pour annexer la Bosnie, la Bulgarie ne le jugeait pas moins opportun pour s'ériger en royaume, surtout au lendemain des transformations subies par l'empire ottoman. Malgré les démentis plus ou moins officiels, il n'est pas douteux qu'une sorte de pacte était intervenu à l'automne de 1908 entre les gouvernements bulgare et austro-hongrois. Celui-ci acceptait tacitement de voir Ferdinand céder la couronne royale, et de son côté, il s'appropriait à rendre définitive l'occupation jusqu'alors provisoire des provinces bosniaques. Contrat précieux pour les deux parties, et que quelques semaines suffirent à exécuter en tous points !

Est-ce à dire pourtant que les ambitions bulgares soient entièrement réalisées ? Bien peu avisé serait celui qui le supposerait. Le chemin parcouru depuis vingt-cinq ans par le peuple bulgare ne représente pour lui qu'un premier pas. Ce qu'il rêve, c'est la reconnaissance complète de l'ancienne Bulgarie.

Il n'a pas renoncé à la Dobroudja, où il se trouve en compétition avec la Roumanie, à la Macédoine où il se heurte à la Serbie et à la Grèce. Dans ses chansons patriotiques et vibrantes d'émotion, le paysan appelle le jour béni où il pourra enfin s'unir à son frère de l'autre côté des monts. Mais, en attendant que se jouent ces vastes parties, que se déroulent ces graves problèmes, l'Etat grandit. Appuyé sur son armée, il eût le développement des événements avec la patience qu'autorise la force et que légitiment les succès obtenus. Dans l'avenir entrevu, le cœur du souverain est en communion parfaite avec celui de son pays, et il a la foi en lui comme la nation a la foi en son roi !

cent encore contre eux les plus basses représailles. »

« Brrr... Mais comment se fait-il que M. Thalamas déclare ensuite que l'ère des grandes luttes politiques étant close, il n'y a plus qu'à s'occuper de la réforme administrative et des réformes sociales ?

« Quelqu'un lui aurait-il poussé le coude dans l'intervalle ?

« La dernière de Toto

Toto a reçu la croix de l'école ; son oncle la reçut à l'armée.

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Toto. — C'est rigolo ; moi, quand je me suis battu, on me l'ôte !

« — Pourquoi qu' t'as la croix, dis, bon oncle ?

« — Parce que je me suis battu.

Eglise rendue à ses propriétaires

Le tribunal civil de Clermont-Ferrand vient de rendre un jugement intéressant au sujet de l'église Saint-Génès-les-Carmes, de Clermont, qui, vendue sous la Révolution comme bien national, fut achetée par quatre Clermontois.

Après le rétablissement du culte, ils en firent don à la Fabrique. Après la séparation, les héritiers donateurs formèrent une action en reprise de cette église contre l'Enregistrement. Le séquestre des biens de la Fabrique des Carmes opposa une fin de non-recevoir, disant que la loi du 28 avril 1908 avait attribué définitivement la propriété de cette église à la commune de Clermont. Le tribunal en a décidé autrement et a ordonné la restitution de l'église aux héritiers des donateurs.

Le mouvement protestataire à Séville

Le Centre catholique de Séville a tenu, nous dit l'Epoca, un meeting à l'issue duquel les télégrammes suivants ont été adressés :

A l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne.

« Les catholiques de Séville, réunis en meeting, protestent énergiquement contre les décrets relatifs à la liberté des cultes et aux Ordres religieux ; ils se déclarent prêts à vous suivre dans le chemin que Votre Éminence indiquera. »

A Mgr Merry del Val.

« Les catholiques de Séville, etc., font profession de leur attachement indéfectible au Saint-Père ; indignés, ils protestent contre les décrets du gouvernement attentatoires à la religion et à la patrie. »

Le Saint-Siège et l'Espagne

Réponse du gouvernement

La note du Vatican, qui motive avant sa réception les déclarations tapageuses de M. Canalejas, est parvenue à Madrid samedi matin.

« Outre une protestation contre le décret récent, relatif aux signes extérieurs des cultes dissidents, elle exprime la profonde tristesse que produit sur le Pape la politique religieuse du Cabinet de Madrid mentionnée dans le discours du trône. »

Elle conclut par l'espoir que le gouvernement rétablira le sens de l'article 11 de la

Constitution et s'ajournera toute détermination au sujet des associations religieuses, jusqu'à la fin des négociations en cours, espère-t-on, aboutiront à une solution satisfaisante.

Elle insiste, dit-on, pour que l'ordonnance sur les cultes dissidents soit abrogée et que les négociations doivent continuer.

Pour gagner du temps, le gouvernement a répondu d'une manière évasive samedi soir. Le *Liberal* assure que le gouvernement affirme dans cette réponse qu'il a le plus profond respect pour le Pape et ajoute que les mesures prises récemment n'ont aucune relation avec la réforme du Concordat.

« Si je viens à mourir, remercie bien mes parents de l'éducation chrétienne qu'ils m'ont donnée et fait donner. C'est ce qui me donne la force de supporter les dures épreuves du moment. »

De Cochinchine, il y a quelques années, le sergent Chazal écrivait :

« A chaque instant du jour et de la nuit, il faut faire des patrouilles, les populations étant travaillées en dessous. Chaque jour, je m'attends à être attaqué. Tu peux être sûr, mes chères tante, que mes camarades et moi nous ferons une défense acharnée. Si je me voyais sur le point de succomber sous le nombre, je descendrais dans les caves sous-poudres, et, quand je jugerais qu'il y a assez de Chinois dans le fort, je me ferais sauter avec mes hommes plutôt que de me rendre. »

« Merci surtout de la bonne prière que tu m'as envoyée ; je suis persuadé que c'est elle qui m'a protégé jusqu'à ce jour. Ici, chacun pratique sa religion ; on n'a pas peur de son voisin, car on voit combien l'homme est peu de chose en face de la mort. Ici, on ne se moque pas de la religion, car on sait que l'homme qui croit en Dieu en vaut deux. »

C'est contre l'éducation de ces humbles familles chrétiennes, si nombreuses en France, que l'œuvre de déchristianisation maçonnique vient se briser.

« École sans Dieu fait du bruit, et l'éducation de la famille chrétienne fait le bien, en donnant à la France des enfants comme le sergent Chazal. »

Hier a eu lieu le banquet Hoche, organisé par le Comité républicain radical-socialiste de Versailles.

M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, président, entouré d'une foule de sénateurs, députés, généraux, notabilités politiques, administratives et sociales. M. Thalamas n'a pu empêcher d'y faire un discours haineux, qui était fort déplacé en la circonstance.

A cette occasion, M. Thalamas s'est vanté d'avoir dissipé « la confusion que certains avaient fait naître entre les souteneurs du patriotisme et les vrais défenseurs de l'indépendance nationale. Et, très en colère, le professeur a évoqué le spectre de la réaction qui se désarme pas. Figurez-vous qu'après avoir « calomnié et traqué les défenseurs de l'idée républicaine, leurs adversaires exer-

« Si je viens à mourir, remercie bien mes parents de l'éducation chrétienne qu'ils m'ont donnée et fait donner. C'est ce qui me donne la force de supporter les dures épreuves du moment. »

De Cochinchine, il y a quelques années, le sergent Chazal écrivait :

« A chaque instant du jour et de la nuit, il faut faire des patrouilles, les populations étant travaillées en dessous. Chaque jour, je m'attends à être attaqué. Tu peux être sûr, mes chères tante, que mes camarades et moi nous ferons une défense acharnée. Si je me voyais sur le point de succomber sous le nombre, je descendrais dans les caves sous-poudres, et, quand je jugerais qu'il y a assez de Chinois dans le fort, je me ferais sauter avec mes hommes plutôt que de me rendre. »

« Merci surtout de la bonne prière que tu m'as envoyée ; je suis persuadé que c'est elle qui m'a protégé jusqu'à ce jour. Ici, chacun pratique sa religion ; on n'a pas peur de son voisin, car on voit combien l'homme est peu de chose en face de la mort. Ici, on ne se moque pas de la religion, car on sait que l'homme qui croit en Dieu en vaut deux. »

C'est contre l'éducation de ces humbles familles chrétiennes, si nombreuses en France, que l'œuvre de déchristianisation maçonnique vient se briser.

« École sans Dieu fait du bruit, et l'éducation de la famille chrétienne fait le bien, en donnant à la France des enfants comme le sergent Chazal. »

Hier a eu lieu le banquet Hoche, organisé par le Comité républicain radical-socialiste de Versailles.

M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, président, entouré d'une foule de sénateurs, députés, généraux, notabilités politiques, administratives et sociales. M. Thalamas n'a pu empêcher d'y faire un discours haineux, qui était fort déplacé en la circonstance.

A cette occasion, M. Thalamas s'est vanté d'avoir dissipé « la confusion que certains avaient fait naître entre les souteneurs du patriotisme et les vrais défenseurs de l'indépendance nationale. Et, très en colère, le professeur a évoqué le spectre de la réaction qui se désarme pas. Figurez-vous qu'après avoir « calomnié et traqué les défenseurs de l'idée républicaine, leurs adversaires exer-

« Si je viens à mourir, remercie bien mes parents de l'éducation chrétienne qu'ils m'ont donnée et fait donner. C'est ce qui me donne la force de supporter les dures épreuves du moment. »

De Cochinchine, il y a quelques années, le sergent Chazal écrivait :

« A chaque instant du jour et de la nuit, il faut faire des patrouilles, les populations étant travaillées en dessous. Chaque jour, je m'attends à être attaqué. Tu peux être sûr, mes chères tante, que mes camarades et moi nous ferons une défense acharnée. Si je me voyais sur le point de succomber sous le nombre, je descendrais dans les caves sous-poudres, et, quand je jugerais qu'il y a assez de Chinois dans le fort, je me ferais sauter avec mes hommes plutôt que de me rendre. »

Le mouvement protestataire à Séville

Le Centre catholique de Séville a tenu, nous dit l'Epoca, un meeting à l'issue duquel les télégrammes suivants ont été adressés :

A l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne.

« Les catholiques de Séville, réunis en meeting, protestent énergiquement contre les décrets relatifs à la liberté des cultes et aux Ordres religieux ; ils se déclarent prêts à vous suivre dans le chemin que Votre Éminence indiquera. »

A Mgr Merry del Val.

« Les catholiques de Séville, etc., font profession de leur attachement indéfectible au Saint-Père ; indignés, ils protestent contre les décrets du gouvernement attentatoires à la religion et à la patrie. »



Bon chrétien et bon Français

Ces jours derniers, la mairie de Gien recevait du ministère de la Guerre, avec mission de prévenir la famille, avis de la mort du sergent Désiré Chazal, du bataillon indigène du Moyen-Congo, décédé le 21 mai, à Bangui, des suites de la dysenterie hémorragique.

Le sergent Chazal appartenait à une famille d'humbles et laborieux ouvriers, dans laquelle on conserve soigneusement ses lettres, empreintes du sentiment chrétien et patriotique le plus élevé.

On y trouve des phrases de ce genre écrites à sa tante :

« Si je viens à mourir, remercie bien mes parents de l'éducation chrétienne qu'ils m'ont donnée et fait donner. C'est ce qui me donne la force de supporter les dures épreuves du moment. »

De Cochinchine, il y a quelques années, le sergent Chazal écrivait :

« A chaque instant du jour et de la nuit, il faut faire des patrouilles, les populations étant travaillées en dessous. Chaque jour, je m'attends à être attaqué. Tu peux être sûr, mes chères tante, que mes camarades et moi nous ferons une défense acharnée. Si je me voyais sur le point de succomber sous le nombre, je descendrais dans les caves sous-poudres, et, quand je jugerais qu'il y a assez de Chinois dans le fort, je me ferais sauter avec mes hommes plutôt que de me rendre. »

« Merci surtout de la bonne prière que tu m'as envoyée ; je suis persuadé que c'est elle qui m'a protégé jusqu'à ce jour. Ici, chacun pratique sa religion ; on n'a pas peur de son voisin, car on voit combien l'homme est peu de chose en face de la mort. Ici, on ne se moque pas de la religion, car on sait que l'homme qui croit en Dieu en vaut deux. »

C'est contre l'éducation de ces humbles familles chrétiennes, si nombreuses en France, que l'œuvre de déchristianisation maçonnique vient se briser.

« École sans Dieu fait du bruit, et l'éducation de la famille chrétienne fait le bien, en donnant à la France des enfants comme le sergent Chazal. »

Hier a eu lieu le banquet Hoche, organisé par le Comité républicain radical-socialiste de Versailles.

M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, président, entouré d'une foule de sénateurs, députés, généraux, notabilités politiques, administratives et sociales. M. Thalamas n'a pu empêcher d'y faire un discours haineux, qui était fort déplacé en la circonstance.

A cette occasion, M. Thalamas s'est vanté d'avoir dissipé « la confusion que certains avaient fait naître entre les souteneurs du patriotisme et les vrais défenseurs de l'indépendance nationale. Et, très en colère, le professeur a évoqué le spectre de la réaction qui se désarme pas. Figurez-vous qu'après avoir « calomnié et traqué les défenseurs de l'idée républicaine, leurs adversaires exer-

« Si je viens à mourir, remercie bien mes parents de l'éducation chrétienne qu'ils m'ont donnée et fait donner. C'est ce qui me donne la force de supporter les dures épreuves du moment. »

De Cochinchine, il y a quelques années, le sergent Chazal écrivait :

« A chaque instant du jour et de la nuit, il faut faire des patrouilles, les populations étant travaillées en dessous. Chaque jour, je m'attends à être attaqué. Tu peux être sûr, mes chères tante, que mes camarades et moi nous ferons une défense acharnée. Si je me voyais sur le point de succomber sous le nombre, je descendrais dans les caves sous-poudres, et, quand je jugerais qu'il y a assez de Chinois dans le fort, je me ferais sauter avec mes hommes plutôt que de me rendre. »

« Merci surtout de la bonne prière que tu m'as envoyée ; je suis persuadé que c'est elle qui m'a protégé jusqu'à ce jour. Ici, chacun pratique sa religion ; on n'a pas peur de son voisin, car on voit combien l'homme est peu de chose en face de la mort. Ici, on ne se moque pas de la religion, car on sait que l'homme qui croit en Dieu en vaut deux. »

C'est contre l'éducation de ces humbles familles chrétiennes, si nombreuses en France, que l'œuvre de déchristianisation maçonnique vient se briser.

Le mouvement protestataire à Séville

Le Centre catholique de Séville a tenu, nous dit l'Epoca, un meeting à l'issue duquel les télégrammes suivants ont été adressés :

A l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne.

« Les catholiques de Séville, réunis en meeting, protestent énergiquement contre les décrets relatifs à la liberté des cultes et aux Ordres religieux ; ils se déclarent prêts à vous suivre dans le chemin que Votre Éminence indiquera. »